

AMBROSE PARRY

L'ART
DE
MOURIR



THRILLER
SEUIL

**L'ART
DE MOURIR**

Ambrose Parry

**L'ART
DE MOURIR**

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR ÉRIC BETSCH

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *The Art of Dying*
Éditeur original : Canongate
© Christopher Brookmyre and Marisa Haetzman, 2019

ISBN : 978-2-021-45065-1

© Éditions du Seuil, 2020, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Jack

Prologue



ulle femme en ce royaume n'ignore la peur. Pas même celle qui règne sur nous autres ses sujets, car elle n'est pas née souveraine. Elle est née simple fille, et pour cela je suis convaincue que même elle a connu la peur et l'impuissance de devoir subir la domination d'un homme. Chaque femme a éprouvé cette terrifiante sensation, fruit de sa propre faiblesse face à des hommes dont la plus grande force supérieure n'est pas uniquement due à des capacités physiques.

Quantité d'hommes m'ont imposé leur pouvoir. Des hommes sans grande envergure. Maintes fois pas même dotés d'une force physique impressionnante. Car en ce monde, il n'est pas nécessaire de posséder l'une ou l'autre de ces qualités pour exercer sa volonté sur les créatures faibles et impuissantes. Du moins sur celles – les femmes – qui en sont arrivées à se croire faibles et impuissantes.

J'ai beaucoup appris, au cours de ma vie, sur la trahison et la perfidie, mais la ruse la plus lâche qui soit est sans nul doute celle qui consiste à persuader quelqu'un qu'il n'a aucun pouvoir, quand on sait pertinemment qu'il n'en est rien, bien au contraire.

Il est par conséquent essentiel, pour une femme qui tient à survivre, d'apprendre à dissiper sa peur ; elle doit prendre conscience de son pouvoir et le maîtriser. Cependant, cela doit être fait avec subtilité. Sans intimidation. Sans menace ouvertement exprimée. Le monde ne connaîtra jamais le nom des femmes les plus exceptionnelles ; tel est notre lot. Nous ne

récolterons pas les lauriers que devraient nous valoir nos accomplissements, même s'ils surpassent les exploits des hommes.

Nous devons exercer notre pouvoir sans nous faire remarquer. En tant que femmes, nous n'avons pas le loisir de nous aventurer seules après le crépuscule ; toutefois je ne pense pas à l'heure de la journée quand je suggère que nous opérons dans l'ombre. Non, je pense plutôt aux interstices, aux recoins situés entre ténèbres et clarté, aux angles morts qui échappent à la vision des hommes.

Peut-être souhaitez-vous savoir comment j'ai pu accomplir mes hauts faits, comment j'ai pu ôter tant de vies sans soulever le moindre soupçon ? La réponse se trouve en vous. Il est facile de se cacher sous le nez de ceux qui estiment que votre présence ne mérite pas d'être relevée.

1849

Berlin

UN



Il sentait du sang tiède sur son visage. Il en voyait également sur des surfaces métalliques, sur du tissu, sur les murs et sur le sol, mais l'essentiel était que son cœur en pompait encore.

Will Raven reprit son souffle et retrouva son calme. Des bruits de pas claquaient sur les dalles, derniers échos – légèrement étouffés par le coup de feu qui résonnait encore dans ses oreilles – de ses agresseurs disparus dans l'obscurité du passage sinueux. Des parfums sucrés flottaient dans l'air, portés par la brise depuis une boulangerie où l'on préparait les pâtisseries qui seraient vendues au cours de la matinée. La nuit était si douce que, ravi, il avait baissé la garde. Jamais il n'aurait déambulé dans la pénombre avec une telle nonchalance à Édimbourg, où, même durant ses pires soirées de beuverie, il était toujours resté sur le qui-vive, prêt à réagir face à ce qui risquait de surgir à chaque coin de rue. Ici, en Prusse, il évoluait dans un pays si différent du sien qu'il avait relâché sa vigilance.

Ils avaient été agressés alors qu'ils descendaient Königstrasse, une large avenue qui, enjambant la Spree, reliait Alexanderplatz au Königlische Schloss. Ce château érigé en pleine ville avait rappelé à Raven, dès l'instant où il avait posé le regard dessus, d'où il venait, et souligné avec brutalité la distance qui le séparait de son pays natal. On imaginait difficilement contraste plus frappant entre ce bâtiment, avec sa saisissante coupole verte et sa géométrie rigide, et la sinistre caserne qui se dressait au sommet du volcan éteint, au bout de High Street, chez lui.

Toutefois, les plus larges artères étaient ici également croisées par des ruelles sombres et étroites dans lesquelles rôdaient les mêmes créatures que partout ailleurs dans le monde.

Surgis des ombres dans lesquelles ils étaient tapis, trois individus masqués s'étaient jetés sur eux, puis l'un d'eux avait réclamé leur argent. Malgré son allemand marqué d'un étrange accent, son ordre était limpide. Or l'un de ses complices avait à l'évidence estimé qu'il leur serait plus facile de faire les poches de cadavres. Un pistolet avait été dégainé, après quoi tout s'était brouillé.

Le destin avait pris un virage à angle droit sous la forme d'un coup de couteau. Rares étaient les chirurgiens en mesure de se vanter d'un tel résultat. Cette pensée l'effleura brièvement, le temps d'un instant de soulagement, avant qu'il ne soit submergé par une terreur nouvelle : il paierait cher le fait d'avoir triché avec son destin.

Raven était un homme hanté par le pressentiment qu'il mourrait violemment dans une ruelle sombre et sordide telle que celle-ci. Cette vision lui était apparue pour la première fois à Édimbourg, par une nuit humide et glaciale de 1847, deux ans auparavant. Il s'était alors cru aux portes de la mort. Il avait survécu, mais cette vision ne cessait de le hanter depuis ; il ne redoutait pas tant la mort en elle-même que de ne rien avoir fait de sa vie. Il craignait que sa voie ne soit tracée d'avance, que ses grandes aspirations ne soient que de simples illusions, qu'il ne soit par essence rien d'autre que le genre d'individu destiné à un jour succomber dans une ruelle.

Il se tourna vers l'entrée du passage et distingua Henry affalé contre le mur, vaguement visible sous l'éclairage d'un réverbère. Les échos du coup de feu lui semblaient encore se répercuter sur les murs, alors qu'en réalité ils ne résonnaient que dans son crâne. Ses souvenirs des instants précédant l'agression étaient flous. Il se rappelait le craquement familier d'un poing sur un os, Henry retourné par un coup et sa tête frappant le mur. Puis un pistolet était apparu ; Raven s'était fendu en avant pour dévier le bras qui le brandissait. Un coup de feu. Les individus avaient pris la fuite, poursuivis par Raven.

Raven se précipita auprès de son ami blessé et s'accroupit. Il lui leva le menton de façon à détailler son visage ruisselant de sang. Par bonheur, Henry avait les yeux ouverts, même s'il semblait avoir perdu son habituel regard perçant.

– Où sont-ils ? s'enquit-il.

– Ils se sont enfuis, lui répondit Raven. Tu es blessé ? Tu as le visage en sang.

– Je pourrais en dire autant de toi. Non, ce n'est qu'une entaille au crâne ; ces blessures saignent plus qu'elles ne sont graves. Mais je crois m'être cogné la jambe en tombant, et elle m'élançait davantage. Où sont les demoiselles ?

Raven tourna la tête vers l'avenue et aperçut Liselotte et Gabriela réfugiées près d'une fontaine sur Schlossplatz. Il leur avait hurlé de s'enfuir dès le début de l'agression, mais elles n'avaient pas couru bien loin. Les rencontres de ce type n'excédaient jamais quelques secondes ; des affrontements qui semblaient s'être éternisés une heure ne duraient que le temps d'un clin d'œil pour les observateurs. Les demoiselles avaient interrompu leur course et s'étaient retournées, scrutant l'endroit où Henry s'était effondré.

– Mon Dieu ! cria Henry, lorsque Raven tenta de l'aider à se relever.

Ils baissèrent tous deux la tête et découvrirent une tache d'un noir brillant sur la cuisse d'Henry. Par réflexe, Raven posa la main sur la blessure, ce qui n'eut d'autre effet que de faire hurler deux fois plus fort son ami.

– Je pense que tu as été touché par une balle, déclara-t-il.

– Comment ce type a-t-il pu me tirer sur l'avant de la cuisse ? s'étonna Henry, dont les traits exprimaient à la fois souffrance et perplexité. Je lui tournais le dos, occupé à me fracasser le visage sur le mur, quand il a pressé la détente.

– Un malheureux ricochet, supposa Raven, conscient que la situation aurait pu être bien pire.

En effet, il avait la certitude que le lâche armé du pistolet visait Gabriela lorsqu'il lui avait agrippé le bras afin de dévier son tir.

Liselotte et Gabriela, revenues à toutes jambes pour aider leurs compagnons, étaient très inquiètes, à en juger par leur expression.

– Nous avons entendu le coup de feu, dit Gabriela. Lequel de vous deux a été touché ?

Raven la dévisagea un instant sans comprendre, jugeant la réponse à cette question évidente : celui d'entre eux qui saignait. Puis il porta la main sur son propre visage et constata qu'il était couvert de sang, tout comme sa manche droite.

– C'est le sang d'Henry, expliqua-t-il, ce qui n'était ni la vérité ni tout à fait un mensonge. Il a reçu une balle dans la jambe.

– Il faut le conduire chez un chirurgien ! déclara Liselotte d'un ton pressant.

– Je *suis* chirurgien, lui rappela Henry. Aidez-moi simplement à regagner le Schloss Wolfburg, où je pourrai évaluer les dégâts.

Raven arracha la manche ensanglantée de sa chemise et la noua autour de la cuisse d'Henry, afin d'endiguer l'hémorragie. Soutenu de chaque côté, le blessé avait encore la force de clopiner sur une jambe. Heureusement, l'appartement qu'ils partageaient sur Jagerstrasse était situé non loin de là.

Ils y retournaient lorsqu'ils avaient été agressés. Peut-être les truands les avaient-ils pris pour des voyageurs fortunés venus de l'étranger. Si tel était le cas, Raven y voyait volontiers un compliment ; ainsi, ils avaient l'air assez respectable. En réalité, s'ils étaient bel et bien venus d'au-delà des mers, Henry et lui étaient tout sauf riches. Étudiants à l'hôpital de la Charité, ils étaient à Berlin depuis deux mois, après avoir séjourné à Leipzig, et avant cela à Londres, Paris et Vienne.

Raven ouvrit la porte de l'appartement et entreprit d'allumer les lampes, tandis que Liselotte et Gabriela aidaient Henry à entrer.

– Installons-le dans la chambre, suggéra Liselotte.

– Toujours prompt à donner des ordres..., commenta Raven, légèrement railleur.

Liselotte le fit taire d'une moue réprobatrice ; elle fréquentait depuis assez longtemps les deux jeunes hommes pour ne pas s'attendre à autre chose de sa part.

Après les récents événements, Raven n'était guère d'humeur à lâcher la bride à sa nature espiègle ; il tenait pourtant à ce que son ami ne perde pas trop le moral.

– Non, objecta ce dernier. L'éclairage est meilleur ici. Et il faut que je reste assis.

Ils l'aidèrent à s'installer sur le canapé près de la cheminée, dans le salon.

– Apportez toutes les lampes, ajouta-t-il.

Il laissa échapper un gémissement de souffrance lorsque Raven lui retira son pantalon. Dans un premier temps étouffée par le choc et l'urgence de la situation, la douleur le tenaillait de plus en plus.

Il examina sa blessure qu'il tâta délicatement du bout des doigts, puis leva la tête vers Raven, qui éclairait la cuisse meurtrie.

– La balle n'est pas ressortie, annonça-t-il. Elle ne s'est que légèrement enfoncée dans la chair mais elle y est coincée.

Ruisselant de sueur, il grimaçait à chaque mot. Raven savait ce qui l'attendait – il l'avait deviné dès l'instant où il avait découvert la blessure..

– Je vais devoir te demander de me rendre service, je le crains, mon vieil ami, dit Henry.

– Ah, mais rappelle-toi ce qu'affirme ton cher P^r Syme : les obstétriciens ne devraient pas pratiquer d'acte chirurgical.

– Et que réplique à cela ton cher P^r Simpson ? Nous sommes tous diplômés du Collège royal de chirurgie.

– Très bien. Je n'ai pas le choix, semble-t-il.

Henry se laissa aller, la tête sur le dossier du canapé, et lâcha un nouveau gémissement.

– Quoi ? Je n'ai même pas encore commencé !

– Je viens de me rappeler que j'ai laissé mes instruments à l'hôpital. As-tu les tiens ici ?

Masquant d'un sourire ses sentiments réels, Raven tapota la poche de son manteau dans laquelle se trouvait son couteau.

– Et surtout, as-tu du chloroforme ? ajouta Henry.

– Non, il faut que tu supportes la douleur.

C'était là mot pour mot le discours que lui avait tenu Henry autrefois, le jour où Raven lui avait demandé de lui recoudre la joue. Tout en parlant, Raven porta la main à sa cicatrice pour rappeler cet épisode à son ami, lequel parut aussitôt abattu.

– Je plaisante, le rassura Raven. Gabriela, peux-tu m’apporter ma sacoche, qui est dans la chambre ?

– Merci, apprécia Henry. Si je te demande ça, ce n’est pas tant pour m’éviter de sentir la douleur que pour m’épargner la souffrance encore plus grande de voir tes mains maladroites commettre une boucherie sur ma jambe.

– Oh, ne sois pas si délicat, il t’en reste une autre.

Lorsque Raven sortit son couteau de sa poche, le regard d’Henry fut aussitôt attiré par la lame couverte de sang. *Pourvu qu’il soit suffisamment préoccupé par sa blessure pour ne pas avoir l’idée de me demander d’où vient ce sang*, songea Raven.

– J’espère que tu vas d’abord nettoyer ce truc, dit Henry. N’oublie pas ce qu’a dit Semmelweis.

Il faisait allusion à un médecin avec lequel il s’était entretenu à Vienne. Dans un article, Semmelweis avait évoqué le degré de mortalité en maternité nettement plus élevé dans un service où œuvraient des étudiants en médecine que dans un autre où l’on ne trouvait que des sages-femmes. Il affirmait que ce constat s’expliquait par le fait que les étudiants se rendaient directement et sans se laver les mains de la salle de dissection à la maternité. Selon lui, ils transmettaient ainsi aux parturientes des maladies mortelles. Après avoir imposé aux étudiants de se laver les mains avec de l’eau chlorée, il nota une chute du taux de mortalité. Malgré cette expérience significative, Semmelweis avait toutes les peines du monde à convaincre ses confrères qu’il avait vu juste, aussi laissait-il ses frustrations s’exprimer en détaillant sa problématique à quiconque acceptait de l’écouter. Henry s’était révélé être une oreille compatissante.

Raven n’avait nul besoin d’être chapitré sur cette question. En effet, Simpson enseignait depuis des années à ses étudiants que la fièvre puerpérale se transmettait d’une parturiente à une autre par l’intermédiaire du médecin ou de la sage-femme s’occupant d’elles.

Il demanda à Liselotte de remplir quelques cruches d’eau et de déchirer des draps pour en faire des bandages. Tandis qu’elle s’affairait, Raven prépara le chloroforme, non sans enjoindre à Gabriela de rester très attentive, au cas où elle ait

à en administrer une nouvelle dose pendant qu'il s'activerait sur la jambe d'Henry.

Raven chiffonna un petit morceau de mousseline de façon à former un cône, puis il inclina avec prudence le flacon pour que le liquide ne coule sur le tissu que par gouttelettes. Ce faisant, il ne put s'empêcher de songer que la découverte du P^r Simpson l'avait précédé partout au cours de ses voyages. Le chloroforme transformait radicalement la chirurgie, et son usage se répandait vite. À Londres, il avait assisté à une conférence de John Snow sur l'importance de la précision et du contrôle du dosage. Il l'avait ensuite vu effectuer une démonstration de son appareil vaporisateur, inventé afin d'administrer une quantité donnée de chloroforme. Or ce soir-là, à Berlin, il n'aurait d'autre choix que de compter sur une assistante n'ayant pas suivi la moindre formation pour verser le liquide sous un éclairage médiocre, sans compter qu'ils étaient tous plus ou moins ivres.

– Les gouttes doivent être minuscules, afin d'éviter qu'il n'en inhale trop d'un coup, insista-t-il à l'intention de Gabriela.

– Pour l'instant, je m'inquiète surtout de pas en inhaler assez, plaisanta Henry.

Raven approcha le cône au-dessus du visage de son ami.

– Attention, le tissu ne doit pas entrer en contact avec la peau, précisa-t-il. Ce produit est irritant et peut laisser des traces.

– Un peu comme toi, finalement, souligna Henry, convaincu que Raven avait le chic pour attirer les ennuis.

– Je n'y suis pour rien si ces types nous sont tombés dessus.

– Et pourtant, me voici une fois de plus en ta compagnie après un combat sanglant.

– C'est peut-être toi qui provoques le chaos. Estime-toi heureux de m'avoir à tes côtés pour t'aider. Tu n'as pas envisagé les choses sous cet angle, je parie.

– Non, pas une seule fois, mais j'ai souvent dit que tu causerais ma mort.

Raven fouilla dans sa mémoire avant de réagir.

– Tu n'as jamais dit une chose pareille.

– C'est vrai, reconnut Henry. Mais j'ai dû le penser. Alors prouve-moi que je me suis trompé, s'il te plaît. Et n'oublie pas de nettoyer le couteau.

Raven fit couler davantage de chloroforme sur le cône de mousseline, puis demanda à Gabriela de le tenir pendant qu'il versait de l'eau sur sa lame. Le sang se dilua et goutta depuis l'acier jusque dans l'assiette qu'il avait placée en dessous.

Lui revint alors en mémoire un détail que Gabriela lui avait raconté, à propos de son ancienne demeure, à Madrid. Elle avait grandi à Lavapiés, un quartier situé au pied d'une colline, où les eaux de pluie de la ville s'écoulaient depuis des siècles par des gouttières soigneusement entretenues. Les habitants se lavaient les pieds à cet endroit, d'où son nom.

Malheureusement, l'eau pure n'était efficace que pour faire sa toilette, pas pour nettoyer une zone infectée.

Raven s'éclaircit les idées, espérant que le vin qu'il avait bu l'aiderait à maîtriser ses nerfs plutôt qu'à faire trembler sa main. Il effleura la blessure sans obtenir de réaction de la part d'Henry, ce qui confirma que celui-ci était à présent inconscient. Il eut ainsi tout loisir de palper la zone durcie où s'était logée la balle.

Suivant ses instructions, Liselotte fit couler un filet d'eau d'un tissu imbibé, afin de nettoyer le sang tout en douceur tandis qu'il pratiquait une petite incision. Dieu merci, le projectile n'avait touché aucun vaisseau sanguin important, même s'il avait dangereusement frôlé l'artère fémorale. La différence entre la vie et la mort, en cette occasion, se résumait à environ un centimètre.

Muni d'une pince, Raven parvint à extraire la balle. Sur le point de la jeter, il n'en fit rien, songeant qu'Henry souhaiterait peut-être la conserver comme souvenir.

Concentrée, Liselotte fit couler encore un peu d'eau sur la blessure.

Tandis que le sang et l'eau imbibaient le tissu sous Henry, Raven entama les points de suture sans oser imaginer la réaction de Herr Wolfburg, leur terrifiant propriétaire, quand il découvrirait ces taches sur son canapé.

La criminelle de cet ouvrage est inspirée de Jane Toppan, tueuse en série américaine dont les meurtres scandalisèrent la Nouvelle-Angleterre à la fin du XIX^e siècle. Infirmière, Jane Toppan empoisonnait ses patients et les étreignait à l'instant de leur mort, ce qui lui procurait une jouissance sexuelle. Après son arrestation, elle déclara avoir tué trente-et-une personnes en employant divers poisons, mêlant fréquemment plusieurs produits afin d'estomper leurs effets secondaires et éviter ainsi qu'on ne les remarque. Elle fut jugée folle et enfermée à perpétuité dans un asile, où, saisie de paranoïa, elle était convaincue qu'on cherchait à l'empoisonner. Malgré cela, elle vécut longtemps et mourut à quatre-vingt-quatre ans.

De nombreux ouvrages du XIX^e siècle ont été consultés afin de refléter le plus fidèlement possible la pensée médicale de l'époque. Lorsqu'il tente de justifier sa décision de pratiquer une intervention chirurgicale abdominale sur Sarah, Raven cite *Extra-uterine Pregnancy*¹, de John Parry, et *Woman : Her Diseases and Remedies*², de Charles Meigs.

1. Grossesse extra-utérine.

2. Les maladies de la femme et leurs remèdes.

Remerciements

Une fois encore, merci à Sophie Scard, Caroline Dawnay et Charles Walker, chez United Agents.

Merci à la merveilleuse équipe de Canongate de croire en cette série et d'avoir voulu en savoir davantage à propos de Will, Sarah, Simpson, Édimbourg au XIX^e siècle et du chloroforme.

Merci à la Bibliothèque nationale d'Écosse, dont les plans de villes et annuaires des postes numérisés ont tenu un rôle essentiel dans le travail de recherche en vue de la rédaction de cet ouvrage.